

# À propos de la "carte postale du premier août"

Autor(en): **Reynold, G. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749526>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## A PROPOS DE LA „CARTE POSTALE DU PREMIER AOÛT“

„Je ne cesse de lire qu'on récompense des artistes: je ne lis jamais qu'on en punit!“

J'ai acheté la „carte postale du Premier Août“: on avait tant, à son sujet, fait gémir la presse, que je ne laissais point de m'attendre à un chef-d'œuvre. Hélas! il en fallut rabattre. La montagne a, c'est le cas de le dire, accouché d'une souris; d'une souris? pas même encore, mais d'une vulgaire petite ordure.

En remontant du bureau de poste où j'avais échangé vingt rapps contre ce beau spécimen d'„art national“, j'ai rencontré mon vigneron Jean-Louis. Jean-Louis est un patriote vaudois; c'est le fils chauvin du major Davel, le petit-fils glorieux de Guillaume Tell, et, soldat du bataillon 1, — le bataillon de la Côte, — un peu le petit-neveu de Winkelried. Lui aussi venait donc d'acheter le portrait sur carton de ces deux glorieux ancêtres, le grand-oncle et le grand-père; car, pour Jean-Louis, le Premier Août est un jour sacré: quand vient la nuit, il ne manque point de s'asseoir avec sa femme sur le mur d'une vigne, et, les jambes ballantes, il compte les feux qui apparaissent sur les montagnes. „Tiens! ces bougres de Genevois tirent des boîtes, cette année. Ceux du Pays d'Enhaut sont plus patriotes que nous autres de la Côte. Et ces Savoyards! c'est dégoûtant qu'ils ne soient point des Suisses: quels beaux feux on aurait faits sur les montagnes d'en face, qui sont aujourd'hui si noires que c'est désagréable à regarder...“ Ainsi parle d'habitude Jean-Louis, né natif de Rolle. Il avait donc cru de son devoir d'acheter la carte, pour l'épingler dans sa chambre, à la muraille, entre ses deux fusils. Et il remontait tout navré du village, son morceau de carton entre les doigts. „Vous n'êtes pas content?“ lui dis-je. — „Tout de même, me répondit-il, ils sont bien laids!“

\* \* \*

Je n'en veux en aucune façon à l'artiste qui a dessiné cette carte. Comment se nomme-t-il d'ailleurs? J'ai cherché en vain sa signature. Peut-être a-t-il quelque talent; peut-être déplore-t-il

le premier l'erreur qu'il a commise. Mais il me permettra bien de lui dire qu'il ne s'est point fatigué les méninges. On voit qu'il sort de Munich: est-ce Guillaume Tell soutenant Winkelried? n'est-ce point plutôt un gendarme ramassant un pochard? et puis, ces feux pointus qui brillent entre les jambes des deux héros! Non vraiment: la solennité du Premier Août méritait mieux qu'une „Bierkarte“, qu'une image tout au plus bonne à illustrer l'Histoire de la Suisse de M. Gobat.

Ce qu'il y a de fâcheux dans cette affaire, c'est qu'il ne s'agit en aucune façon d'un cas isolé, mais bien d'un symptôme de l'extrême médiocrité qui semble régner dans la Suisse officielle. Un artiste peut commettre un mauvais tableau, de mauvais dessins; un très honorable magistrat, auquel la politique laisse malheureusement quelques loisirs, peut de son côté écrire un livre sans valeur: ce sont là des exceptions. Mais ici, ce n'est point une exception dont il s'agit, il le faut bien reconnaître: Entre les palais fédéraux, les hôtels des postes de Genève et de Lausanne, la grosse „Kellnerin“ de notre timbre à deux sous, les projets primés du Monument de Schwyz et la carte postale à laquelle nous consacrons ce commentaire, il y a d'intimes rapports. On voit tout de suite, hélas! qu'on est en droit de parler d'un état d'esprit collectif.

\* \* \*

Je concède que, pris individuellement, tous nos gouvernants, conseillers et fonctionnaires sont des hommes remarquables: pourquoi, dès qu'ils se réunissent, se montrent-ils incapables de faire progresser la culture esthétique et morale de notre pays, comme ils ont fait progresser sa prospérité économique? pourquoi, comparée aux quinzième, seizième et dix-huitième siècles, notre époque est-elle presque en décadence?

On pourrait sans doute répondre que la prospérité matérielle et la haute culture sont exclusives l'une de l'autre. Ce serait une erreur. En réalité il y a d'autres causes.

Depuis le jour, où, en 1848, on nous dota d'une constitution „made in America“, nous avons une singulière façon de comprendre le passé et l'histoire: nous ne cessons de faire des héros de la nation les ancêtres directs du parti radical qui nous gou-

verne et qui a fait la grandeur de la Suisse, comme chacun le sait. Guillaume Tell lance sa flèche et s'écrie: „Ce n'est rien encore! Gessler, attends 1874!“ Winkelried enfonce les lances autrichiennes dans sa robuste poitrine, en disant: „Ruchonnet me vengera!“ De telles conceptions, pour fausses qu'elles soient, peuvent être utiles à des moments de luttes et d'assaut: elles furent un stimulant pour nos grands-pères. Certes, leur érudition avait bien des lacunes, mais le passé était vivant pour eux. *L'Histoire des Suisses* de Jean de Müller, n'a pas la valeur scientifique des travaux définitifs de M. Dierauer, elle exerça une influence que les gros volumes de ce dernier n'exerceront jamais. Et puis, nos grands-pères vivaient à une époque où l'on avait encore un certain style, „pompiers“ si l'on veut, mais non encore dépourvu de tenue et d'harmonie: je songe aux illustrations héroïques qui ornent les couvertures bleues, roses ou jaunes des *Alpenrosen*; je songe aux fresques, un peu criardes, du Rathaus de Schwyz et même au Guillaume Tell de Kissling. Mais le „Sturm und Drang“ politique appartient, lui aussi, au passé; nous sommes devenus sages et calmes, oh! combien! Nous avons perdu l'enthousiasme et le style à la fois! Les grandes légendes et les grands faits se sont transformés en des lieux communs, des formules vides de sens. Nous avons oublié, en la confondant avec les formes politiques du passé dans une même réprobation aujourd'hui absurde, la tradition intellectuelle et morale de la Suisse. En devenant riches, nous nous sommes laissé envahir par le matérialisme. Ne faisant que de la „politique alimentaire“, nous ne savons plus que la mission d'un gouvernement n'est pas seulement d'administrer, mais qu'elle est aussi, qu'elle est surtout une mission civilisatrice et morale. Dans nos discours de tir fédéral, nous débitons, par habitude, de la rhétorique patriotique, nous exaltons, au détriment du passé, la Suisse d'aujourd'hui — dont la grande affaire semble le percement des tunnels et, quoiqu'on dise le contraire, l'„industrie des étrangers“ . . .

Ouvrons ici une parenthèse: C'était, il y a quatre ans, dans une de nos plus importantes „stations alpestres“; au milieu d'étrangers de toute sorte, un conseiller fédéral (on ne lui avait pas donné la plus belle chambre!) faisait sa cure. Le premier Août, pour amuser les hôtes, il y eut concert, illumination de la

cascade; on joua l'hymne suisse que personne ne s'avisa, — des juifs allemands formant la majorité du public, — d'écouter debout et tête découverte. Puis, le conseiller fédéral fit un beau discours qui consista essentiellement en un éreintement du „service étranger“. Des fils et des filles de montagnards, devenus sommeliers et „Kellnerinnen“ l'écoutaient, la serviette sur le bras. Et je ne pus m'empêcher de songer, à part moi, que déclamer contre le „service étranger“ qui eut ses tares mais son héroïsme, dans l'un des centres de l'„industrie des étrangers“ qui a ses tares mais qui est dépourvue de tout héroïsme, était d'une ironie singulière...

\* \* \*

Pour toutes ces causes, il est arrivé ceci: que la vie intellectuelle, artistique et morale de la Suisse s'est complètement détachée de la vie politique et publique. C'est, — oui, monsieur le conseiller! — l'un des plus grands malheurs qui puissent arriver à notre pays: vous en verrez bientôt les conséquences.

Ces conséquences, ce sont, pour le moment, le départ de Jaques-Dalcroze et la carte-postale du Premier Août.

L'une et l'autre sont inévitables. On ne m'empêchera point de déplorer amèrement que, sous ce titre solennel: *Bundesfeier-Postkarte, die Wächter der Heimat, pro Patria!* on fasse circuler officiellement, afin de célébrer un grand anniversaire, une image aussi vulgaire. Le plus triste, c'est que nous possédons des artistes de talent et même de génie. Je ne les nommerai pas: tout le monde les connaît; seules, nos „autorités“ les ignorent.

Je ne vois qu'un remède à cet état de choses: faire subir à tous ceux qui occupent une fonction officielle, un examen élémentaire de goût et d'histoire. On leur donnera des notes qui seront inscrites dans un livret analogue au „livret de service“ et qui serviront à leur avancement. De cette façon, quand, à l'occasion d'un Premier Août, on lui proposera un dessin aussi laid que celui-ci, l'Administration des postes aura peut-être le courage de refuser son concours.

VINZEL

G. DE REYNOLD

NACHWORT DER REDAKTION. Ganz so schlecht, wie unser Mitarbeiter G. de Reynold die Bundesfeierkarte macht, will sie mir zwar nicht scheinen; immerhin ist sie unbedeutend genug, dass sie seine Aus-

führungen rechtfertigt. Schlimmer als die Karte ist jedenfalls der begleitende Text, den man der Presse mitgeteilt hat und der in den meisten Zeitungen der deutschen Schweiz abgedruckt wurde.

Da ist einmal ein *Johannes Brassel* gezeichnetes und *Im Anschau'n der Bundesfeierkarte „Wächter der Heimat“* betitelt Gedicht, das vielleicht den Erfolg haben wird, zu den Begriffen Bundesarchitektur und Bundeshistoriographie denjenigen einer Bundespoesie zu fügen. Mitten unter den feierlichsten Plattitüden findet sich hier das hochpoetische Wort „Anteilnahme“ und weiter der elegante Reim „dass . . . (folgen zwei Verse) . . . Kein Schweizerauge bleibe nass“. Und die Prosa beginnt dann mit der sichern Art kaufmännischen Briefstils: „Bezugnehmend auf des Gedicht . . .“ Nicht weniger lieblich ist das Wort „Nettoerlös“ in einem Aufruf ans Volk.

Auch der allgemeine Aufruf des Bundesfeier-Komitees gibt den Worten unseres Mitarbeiters recht. Da heißt es zum Beispiel: „Eine einheitlich durchgeführte rote bengalische Beleuchtung möge gleichsam als Symbol unserer glühenden Liebe zum Vaterland die Feier beschließen . . . Dagegen sollte der Festlärm, der alle andern Feste begleitet, an diesem Tage vermieden und auf knatterndes Feuerwerk, das den Ernst der Feier stört, verzichtet werden. Wo dies wegen der Fremden, denen man glaubt, ‚etwas Besonderes‘ bieten zu müssen, nicht geht, da sollte das Abbrennen desselben wenigstens erst nach dem Glockenläuten stattfinden.“ Dass man also die Bundesfeier der Fremden wegen abhält, erscheint dem Komitee als ganz selbstverständlich.

Am schmerzhaftesten aber ist, dass man die großen Worte, die man für die großen Gelegenheiten aufsparen sollte, zu kleinen, kraftlosen Wörtchen entwürdigt. Wieviel wird da nicht von Opfersinn und Winkelriedtum, von der patriotischen Tat und dem gemeinsamen Werke der Humanität gesprochen und von der segensreichen nationalen Institution, zu der diese Ansichtskarte werden soll. Armer zweibatziger Opfersinn, du erinnerst allzusehr an die großzügige Freigiebigkeit der Gäste am Bankett des eidgenössischen Schützenfestes! Du lebst und wirst groß, wirst zum Sympton und Symbol. Wie lange noch und wir vergessen, dass es einen andern gibt.

Der Aufruf ist von einer Reihe von Männern unterzeichnet, von denen man als gewiss annehmen darf, dass sie die kleinern und größern Geschmacklosigkeiten darin erkannt haben und dass sie der Ansicht sind, solch ein Aufruf müsse ebensosehr Kunstwerk sein als die Karte, die das Interesse des Volks erwecken soll. Warum sie wohl trotzdem gezeichnet haben? Wohl aus der Gewohnheit, die bei uns immer mehr überhand nimmt, seinen Namen auch dort hinzusetzen, wo man nur halb einverstanden ist. Und auch weil man die Fragen der Kunst, auch der Kunst des Wortes schließlich doch als überflüssiges Beiwerk ansieht. Durch die Kunst lässt man sich gerne gelegentlich in vage Stimmungen setzen. Dass sie aber der einzig würdige und wahre Ausdruck unserer selbst ist, das vergessen wohl unsere Politiker leicht. Und doch sollten nicht nur ihre Reden und Aufrufe, sondern auch ihre Gesetze Kunst sein. Dass das möglich ist, beweist das neue Zivilgesetzbuch und ein bündnerisches Gesetz zum Schutz der Alpenpflanzen, das mir letzthin unter die Augen gekommeu ist und das durch seine Formvollendung jedem Eindruck machen muss.

